

— Jamais, dit-il en s'arrêtant devant sa femme, jamais pareille chose ne serait arrivée du temps de mon père !... Il était sévère, il est vrai, mais ma mère savait se faire aimer des ouvriers... Moi-même, ils m'aimaient autrefois...

— Est-ce donc moi qui ai détourné leur affection ? repartit Amélie avec aigreur.

— Ah ! monsieur ! s'écria le curé qui revenait du lieu de l'incendie, le moment où l'on souffre en commun n'est pas celui des reproches ! Si vous avez erré (ce dont Dieu seul est juge), ne pouvez-vous réparer ? Vous êtes jeune encore...

— L'expérience du passé vous éclaire, dit Clémence.

— La fortune vous reste, ajoute Léon ; les lois feront justice des coupables ; pardonnez à ceux qui ne sont qu'égarés par ces journaux qui chaque jour leur prêchent contre nous et la haine et l'envie.

— Pardonnez à ces malheureux, reprit le curé, et ne vous

vengez qu'en leur faisant du bien. Réconciliation, monsieur, je vous en conjure, au nom du Seigneur !

Valory resta un moment indécis, et s'avancant les bras ouverts vers sa femme, il lui dit.

— Amélie, pardonnons !

Elle s'appuya sur lui et tendit la main à Clémence :

— Ma cousine, dit-elle, m'enseigner le secret de se faire aimer de ces hommes en les rendant meilleurs et plus heureux."

La flamme, au dehors, jaillit plus éclatante, et un bruit formidable annonça que les hautes cheminées ainsi que les toitures de la fabrique s'abîmaient dans le feu... Tout écoutèrent en silence... et Léon dit enfin :

— Oublions le passé, et fondons sur ces ruines un nouvel édifice !"

MME EVELINE RIBBECOURT.

COMPARAISON

Entre les usages de la société au dix-huitième siècle et ceux de la société à notre époque.

PAR MME. DE GENLIS.



U dix-huitième siècle, les femmes âgées exerçaient un grand empire (1). Pour être au nombre de celles qui obtenaient cette prépondérance, il fallait en général de l'esprit et une bonne maison. Avec ces deux avantages qui, réunis, n'étaient jamais communs, on devenait les oracles de la société. Madame de Puysieux Sillery et la maréchale de *** étaient alors particulièrement citées. Tous les étrangers de distinction se faisaient présenter chez ces deux dames, ainsi que tous les débutans à la cour et dans le grand monde.

Il fallait pour y réussir obtenir préalablement leur approbation. Elles n'attaquaient ni l'honneur ni la réputation de personne, mais elles jugeaient en dernier ressort l'esprit, le ton, les manières. Des gens d'un âge mûr les consultaient souvent sur les usages, les procédés tenant à la délicatesse des sentiments, et sur les diverses expressions de langage. Elles siégeaient dans de véritables tribunaux où l'on jugeait et punissait des torts que les lois ne pouvaient atteindre. Là on n'envoyait ni en prison ni à l'échafaud, mais on terrassait les coupables en déclarant à l'unanimité : qu'ils méritaient d'être bannis de la bonne compagnie. Cette sentence toujours exécutée paraissait toujours foudroyante ; car on bouleversait l'existence d'une personne avec ces mots : *Tout le monde lui a fait fermer sa porte.*

(1) "Le costume des vieilles femmes de ce temps-là avait un grand avantage pour elles ; c'était de ne ressembler en aucune façon à celui des jeunes femmes, avec lesquelles on ne trouvait jamais lieu d'établir une comparaison toujours défavorable aux douairières ; celles-ci étaient alors des espèces de figures à part. Je ne doute pas que le manque de respect des jeunes gens d'aujourd'hui pour les vieilles femmes ne provienne en grande partie de l'accoutrement qu'elles sont obligées de porter ; car enfin on ne saurait s'attendre à ce que des étourdis puissent distinguer la différence qui existe entre la docilité pour l'usage et la prétention ridicule." (Mémoire de la marquise de Créqui)

"Les femmes dont nous venons de parler, entre autres maximes plus importantes, avaient établi celles-ci, qu'on est tout étonné d'être obligé de rappeler aux personnes de notre siècle :

"Il est fort ridicule qu'une femme, et surtout un homme, paraissent occupés de leur toilette.

"Parler d'une voix éclatante, gronder ses domestiques à table et devant des étrangers sont des choses de bien mauvais goût.

"On ne doit parler qu'en famille des détails intérieurs et des affaires de famille, parce que ces conversations sont ennuyeuses pour les autres qui n'y comprennent rien, et parce qu'il est impoli d'avoir en leur présence un entretien auquel ils ne peuvent se mêler.

"La prétention d'être plaisant et de faire rire rend souvent ridicule et ôte toute noblesse. Le rôle de bouffon n'en a point. Il ne faut pas confondre une gaieté douce et spirituelle avec la gaieté grossière et bruyante de la mauvaise compagnie, ou des gens dépourvus d'esprit et de délicatesse.

"Il est impoli et même ridicule, au milieu de ses amis, de ne s'occuper que d'une seule personne. Nous ne pouvons nous empêcher de préférer au fond du cœur celles qui nous paraissent les plus aimables, mais il ne faut pas le témoigner assez hautement pour blesser les autres.

"La moquerie de la bonne compagnie, dans la conversation, ne doit jamais être que de la gaieté mêlée d'un peu de malice.

"Se permettre, même sans attaquer leur honneur, des médisances et des railleries sur les gens que l'on reçoit, c'est en quelque sorte manquer aux devoirs si sacrés de l'hospitalité.

"Il serait très-grossier de parler en général d'une chose fâcheuse qu'une personne présente pourrait s'attribuer, et qui pourrait lui rappeler une vérité désagréable ou un malheur, comme si l'on parlait de borgnes et de bossus devant des personnes borgnes ou bossues ; ou si, devant des gens de soixante ans passés, on disait, en parlant de quelqu'un de cet âge, que c'est un vieillard ou une vieille femme.

"La crainte des étourderies, des imprudences, qui pou-